

Pour suivre,  
"Soit dit en passant..."

Voici bien que le texte de Luc Diaz m'inscrit dans votre débat. Alors acceptez que je relève cette invite pour vous faire part de quelques échos.

La médecine pouvait, dans ce qui fut sa tradition humaniste, porter avec elle des dimensions qui échappaient à la fois à la science et à la raison. Elle n'est plus de cette veine et nous aurions tord d'insister à revêtir les habits que lui ont taillés à la fois les techniques et le sentiment de puissance que lui confère la courbe exponentielle du savoir de la logique rationnelle. Il nous faudra un jour faire le point de la limite que nous impose la référence aux lumières. La mort pourtant vient ici comme butée, au delà même de ce que la modernité tente de dénier. Ainsi la médecine s'est rompue, nous en recueillons les éclats, mais prenons garde à ne pas les reconstituer en un objet qui se voudrait saisissable, mesurable, évaluable ce vers quoi nous tire ce rejeton de la revendication phallique qu'est la psychologie.

Voilà bien le piège qui nous est tendu si nous nous abandonnons à faire du réel un objet, un truc certes difficile à localiser mais dont nous pourrions parler comme si nous l'avions rencontré sur le mode de l'altérité. Reste que nous devons avoir chacun une façon singulière d'utiliser ce mot (espérons qu'il puisse garder valeur de signifiant). Il serait ici trop long de reprendre les aléas d'une logique dont l'expression se soutient d'une organisation qui ne se traduit que de ces effets dont le plus exemplaire est bien celui de l'inconsistance du sujet tout aussi bien que de celle de l'objet ouvrant ici à ce crucial : comment soutenir une subjectivité qui ne se tiendrait d'aucune identification possible ?

L'angoisse est là, la seule qui vaille de se repérer sous ce terme et non celle qui génère quelques frissons et quelques oppressions qui de façon courante anime les prémices du désir. Cette irritabilité s'exerce dans une périphérie de convenance, elle peut bien animer dès lors les vertus du pédagogue ou du thérapeute dès lors que son action aura pour visée de rendre le trémulant à la normalité ambiante soit à l'identification commune, au prix d'un effacement de la solitude subjective et d'une fabrication prothétique du moi. Je ne crois pas, à lire le texte de Luc, qu'il veuille nous entraîner de ce côté. J'entends bien davantage son effort pour nous conduire à cette dimension de l'angoisse comme épreuve radicale de la démarche analytique. Est-là le lieu de ce que l'on évite par le terme de psychose ? Notre fameux transfert n'est-il pas un transfert psychotique au sens que Françoise Davoine tente de lui tracer dans son livre "La folie Wittgenstein" (EPL 1992). Mais s'avancer à franchir ce seuil bouscule l'ensemble de nos bienséances et notamment celles qui nous alimentent lorsque nous parlons, à notre façon mondaine, du désir, du désir de l'analyste ou bien encore de l'être analyste.

Sans doute sommes-nous encore saisis par l'horreur et notre jeunesse cherche à tâtons les formes simples d'une transmission essentielle à notre époque.

Votre ardeur, votre talent et le texte auquel je tente si maladroitement de répondre me laisse dans un élan positif dont je vous remercie. Va donc pour nos solidarités mystérieuses, bon travail et à bientôt.

Guy Ciblac  
Angoulême le 5 octobre 2011